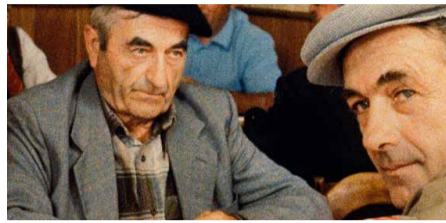


samedi 5 -20h30- projection de *Biquefarre* de Georges Rouquier (1983 – 90') La grange, 29 Nougein - Marcillac-la-Croisille

Trente-huit ans après, Georges Rouquier revient sur les lieux de tournage de son film *Farrebique* pour réaliser une « suite » à son document sur le milieu rural... Nous retrouvons le petit village de Goutrens, dans l'Aveyron, au moment où le dénommé Raoul Pradal décide de vendre sa ferme pour partir à la ville. Sa ferme et son domaine, Biquefarre sont fort convoités et ce seront les gens de Farrebique qui obtiendront la propriété...



Un an et quelques mois après la projection de *Farrebique*, l'École de Nougein vous propose la suite de cette histoire de paysans aveyronnais. Goutrens est un village parmi d'autres : maisons en pierre, lotissements, employés, agriculteurs. Mais grâce à deux films de Georges Rouquier, *Farrebique* et *Biquefarre*, tournés à 40 ans d'intervalle, Goutrens est devenu une part

de notre mémoire, celle d'un monde paysan disparu. En 1983, Georges Rouquier arrive à convaincre les personnes qui ont joué dans *Farrebique* (1946) de se soumettre une nouvelle fois à l'œil de la caméra. L'agriculture est devenue une industrie, il faut s'agrandir ou disparaître. La terre de la ferme Biquefarre est en vente, qui l'achètera ? Biquefarre est d'abord une histoire de parcelles. En 1983, l'agriculture est entrée dans la modernité, avec les emprunts, l'achat de machines puissantes, le recours aux engrais et pesticides, l'obsession du rendement. *Farrebique* doit racheter Biquefarre pour s'agrandir. Le paysan d'antan a cédé la place à l'agriculteur. « Le capital qui nous rapportait nous coûte », entend-on. Nourri de conversations multiples, dont celles avec Roger Malet, alors président de la FDSEA, Georges Rouquier fait preuve d'une lucidité étonnante. Il a tout pressenti : les jeunes qui changent d'horizon, l'élevage hors sol, la concurrence internationale, les quotas laitiers... Apporter une petite laine si la météo se rafraîchit. Echanges à l'issue de la projection. S'en suivra un casse-croûte partagé sur fond de musique traditionnelle. Association École de Nougein

Reprise des ateliers à PEC

Arts plastiques avec David Molteau et Pascale Guérin

David Molteau, responsable du relais artothèque et artiste plasticien propose dans les locaux de l'association un atelier de pratique artistique tous les lundis de 18h à 20h, pour adultes et adolescents à partir de 14 ans, sur le principe d'un accompagnement personnalisé. Cet atelier propose de s'affranchir des pratiques traditionnelles pour s'aventurer dans la fabrique des images au moyen de procédés multiples découlant pour l'essentiel de la pratique du dessin sur calque. Le papier calque, l'image numérique, le scanner et la photocopieuse, le projecteur sont les principaux moyens d'élaboration des projets par le dessin. Les principes en sont très simples et accessibles à toutes personnes débutantes ou déjà expérimentées, une collection d'images personnelles et collectives permettra de faire évoluer son travail par assemblage et superposition, le collage, le détournement, la recherche de sens ou d'étrangeté. Cet atelier propose un accompagnement technique mais aussi un apport de références artistiques dans les domaines de l'art classique, moderne et contemporain, du dadaïsme en passant par le surréalisme, le pop art et toutes les pratiques actuelles qui en découlent. Les œuvres de l'artothèque sont à disposition pour amener un regard et des solutions plastiques. Ces principes sont le socle commun de cet atelier mais chacun peut développer son travail à son rythme avec ses propres choix. L'atelier ouvre des possibilités à des personnes désireuses de préparer le concours d'entrée à l'ENSA, Ecole Nationale Supérieure d'Art de Limoges.

« Le projet « Iles », débuté en 2019, a vu naître de nombreuses réalisations à l'atelier, suivant mes propositions et pistes de travail : volumes en papier, dessins, peintures, collages. Nous ne pensions pas alors que l'exploration fictive de ces territoires confinés deviendrait plus ou moins une réalité quotidienne en mars 2020. C'est pourquoi, depuis mon bureau, j'ai proposé à chacun de poursuivre l'aventure en solitaire, chez soi : rassembler notes, croquis, photos, faire l'inventaire de toutes choses observées et impressions particulières durant le temps suspendu du confinement. J'aide chacun à la réalisation d'un projet personnel lié à cette situation. Déjà certains ont défini leur projet à l'atelier, commencé des recherches au mois de mai et juin. Les personnes qui souhaitent nous rejoindre dans cette démarche seront accompagnées, et ce tout le premier trimestre. Nous verrons ensuite collectivement la direction à prendre (une nouvelle thématique) les mois suivants ».



lundi 14 septembre à 18h reprise de l'atelier avec David Molteau ; mercredi 16 septembre à 14h avec Pascale Guérin

mercredi 23 septembre à 18h à PEC reprise de l'atelier de chant traditionnel de Sylvie Heinz (sous réserve des règles sanitaires en vigueur)

Inscriptions à PEC ou au 06.89.90.00.28

Peuple et Culture Corrèze - 36 avenue Alsace Lorraine - 19000 Tulle
tél : 05 55 26 32 25
peupleetculture19@gmail.com - <http://peupleetculture.fr>

Peuple et Culture Corrèze n°163 tiré à 1000 exemplaires
Directrice de la publication : Manée Teysandier
Imprimé par Peuple et Culture Corrèze - 19000 Tulle - Issn : 1769-4531
La Région Nouvelle Aquitaine participe à l'activité cinéma documentaire et relais artothèque du Limousin de Peuple et Culture (dispositif "Emplois associatifs").



rendez-vous

septembre

vendredi 28 août

Exposition des clichés des participants de l'atelier photographie/écriture avec Fabienne Yvert et des photographies de Patrick Fabre réalisées pendant l'atelier Théâtre avec Marie-Pierre Bésanger et François Copin
18h au Lieu/Lien, 19 rue Jean-Jaurès

vendredi 4 septembre

Exposition de Fabienne Yvert dans l'église Saint-Pierre *Le ciel commence à hauteur des semelles*. Vernissage à 18h. Expo visible jusqu'au 16 octobre

samedi 5 septembre

Projection du film *Biquefarre* de Georges Rouquier, à 20h30 la grange, à Nougein à Marcillac-la-Croisille

jeudi 10 septembre

L'autre 11 septembre, à partir de 18h à la salle de l'Université populaire, rencontre avec Roberto Castaneda, réfugié politique exilé en France et exposition vente de photographies sur le récent mouvement social au Chili, casse croûte en commun puis projection à 20h 30 du film de Carmen Castillo 1973, *une ambassade face au coup d'état*

édito

« On a brutalement écrasé notre rêve, pour installer ce système néolibéral qui gouverne toute la planète aujourd'hui. Et aujourd'hui, la planète entière est une prison gouvernée par un pour cent des plus riches. Allende et son gouvernement, cela a été bref, mais cela a été une première dans l'histoire universelle, surtout dans la manière dont il a tenté de mettre en application des valeurs et des exigences, que nous retrouvons aujourd'hui face à cette logique économique qui nous gouverne. Ça vaut toujours la peine de lutter, de résister, d'avoir des vies pleines d'intensité avec les autres. Il ne s'agit pas de rester collé au passé, mais plutôt de rester ouvert au présent, à l'écoute, et de ne pas s'ennuyer. Ce qui est vraiment passionnant, c'est d'avoir la curiosité des autres, et surtout de faire des choses avec les autres. Je fais du cinéma parce que c'est une création collective : je ne sais rien faire toute seule. Il est clair pour moi qu'on ne pense jamais tout seul, on pense avec les autres, les morts et les vivants. »

Carmen Castillo, extrait d'un entretien à France Culture

Exposition Fabienne Yvert

Le ciel commence à hauteur des semelles

vendredi 4 septembre- 18h - Eglise Saint-Pierre, Quai Baluze, vernissage - expo ouverte les mercredis de 14h30 à 18h30 ; samedis de 10h à 13h ; dimanches de 15h à 18h et sur rendez-vous

Marseille-Corrèze, de (très) longs allers/retours depuis 2 ans de résidence.

Avant de commencer cette résidence, chercher un local en centre-ville pour installer « l'atelier » et le lieu de rencontre : un chez soi. Ce sera le Lieu/lien, rue Jean-Jaurès, rendu agréable à vivre en un tournemain(s) par l'équipe de PEC au complet.

Une grande table, des chaises et tabourets, une bibliothèque, des étagères, un porte carton à dessins, des meubles bas, pour y ranger des livres, affiches, documents, matériel et vaisselle. Des murs pour accrocher des affiches, 2 grandes vitrines et du blanc de Meudon acheté au poids chez Neige pour s'adresser à la rue et aux passants, une lampe pour mieux voir et nous faire voir quand la nuit tombe tôt près des radiateurs.

On y est bien, des gens poussent la porte, visages connus ou inconnus, pour 2 minutes ou plusieurs heures, échanger quelques mots, des idées, travailler ensemble (travail plastique et littéraire). Utiliser murs et vitrines pour rendre compte de ce travail et du tempo des ateliers, pour que les idées fassent lien depuis le lieu.

Amener ici ma grosse boîte de tampons modèle « garage » et de plus petits pour tamponner en direct : faire des affiches, un petit livre ; un jeu de « cartes » lors de l'atelier du lundi qui deviendra l'atelier du mardi l'année suivante. Toutes les semaines, 2 heures d'écriture (« élargie » avec arts plastiques) ensemble, pour à chaque fois favoriser la découverte de textes, de photos, illustrations, poésie et créations contemporaines. Voir l'écriture des participant.e.s régulier.e.s devenir plus fluide et joueuse au fil de ces rencontres hebdomadaires, découvertes d'artistes et d'auteurs qui donnent envie d'en voir ou d'en lire plus, exercices pour regarder et/ou écrire autrement, sortir des habitudes et freins que l'on se crée.

Un grand frein avec la covid, même si ces ateliers continuent à distance, exilée volontaire chez moi au bord de la mer. Reprendre des paroles échangées, des idées surgies, pour en faire des « dessins dégradés » (ça fait longtemps que je n'ai pas peint ou dessiné !) sur des beaux fonds colorés qui relient le bleu de Marseille au vert et brun de la Corrèze...

& documenter au fil du temps ces 2 années sur un blog (chronophage !), avec histoires, images, idées, rencontres, ateliers, échanges, créations, découvertes, complicités, ... ; journal partagé avec des « visiteurs » tullistes ou alentour bien sûr, mais aussi de toute la France ou bien plus loin, connus ou inconnus, réguliers ou occasionnels, antenne de Tulle sur la toile.

Tulle, aussi, antenne personnelle à Marseille : à force de venir travailler et passer du temps tous les mois, au fil des rencontres, des amitiés se tissent à Tulle et autres liens forts. Alors, cette résidence n'est pas qu'une histoire passagère de 2 ans : elle déborde(ra) sur l'avenir proche (et lointain ?) ; continuer à m'intéresser aux projets de PEC, poursuivre l'atelier d'écriture, revenir à Tulle très régulièrement pour y vivre, aimer et travailler (aussi dans mon propre atelier).

Une résidence qui a changé ma vie, n'est-ce pas l'effet espéré de toute résidence d'artiste : ouvrir son travail à des possibilités et découvertes inconnues quand bien même un projet de départ est (plus ou moins) ficelé, à des rencontres qui nous bouleversent (le travail et la vie d'un.e artiste sont souvent liés), à des liens qui ne sont pas passagers. Que la vie qu'on y passe soit bien plus qu'un compte rendu administratif et statistique : que cela fasse « avancer » notre travail artistique (et littéraire) certes, mais que cela nous aide à vivre aussi, pécutiairement bien sûr (ce qui n'est pas toujours une évidence), enrichi.e moralement (et moralement), humainement ; qu'on en sorte grand.i.e.

Alors, la hauteur sous plafond de l'église Saint-Pierre pour cette exposition de fin de résidence ne devrait pas m'impressionner : faire en sorte de m'y sentir un peu chez moi, à échelle humaine ; pouvoir m'y installer (c'est-à-dire mon travail) comme au Lieu/Lien ou dans un salon (avec table, banc, fauteuil, bibliothèque, tapis, lampes, aquarium...), et vous y inviter pour qu'on passe encore un mois et demi agréable ensemble.

Y montrer tous mes livres d'auteure et d'artiste, des plus « courants » aux plus précieux-unicques (et pouvoir tranquillement vous installer pour les regarder-lire), des céramiques traversées-réhaussées par des mots en verre, des dessins dégradés, des mots avec/sur différents supports, posés, suspendus, flottants, lumineux, à hauteur d'autel, de table, de meuble extraordinaire (réalisé par Jean-Pierre Larroche), de vue ou de semelles : *car le ciel commence à hauteur des semelles*, et l'espace des mots qui m'occupe(nt) est celui du partage et de la poésie.



En 2017, bien avant le début de cette résidence, Elsa-Flore Christophe m'écrit pour son mémoire de fin d'année en créant le concept de *littéartiste*, où travail littéraire et plastique vont de pair (moi qui ne sait jamais comment définir ce que je fais...)

Merci à toute l'équipe de PEC (et bien plus), à Jean-Pierre Larroche, à Jeanne Gailhoustet, à l'équipe du Secours Pop, à feu l'Echo, aux apéros chez Sylvie et Didier, aux baignades dans l'étang de Lachaud, aux fleurs de Manée, aux discussions avec Iris, au soleil après la pluie, au panettone de l'avenue Victor-Hugo, à Violaine qui a déménagé pas très loin, aux participant.e.s de l'atelier d'écriture, à tous les gens rencontrés, à tous les auteur.e.s lu.e.s pendant ces interminables (et parfois presque impossibles !) voyages en train, à la librairie Préférences, au grand appartement Quai de Rigny et à la Volvo aux sièges rouges, ... etc., entre autre(s).

L'autre 11 septembre...

La date du 11 septembre ne correspond pas seulement à la destruction surmédiatisée des tours du World Trade Center mais aussi au Chili au coup d'état du Général Pinochet, soutenu par les USA, pour renverser le président Allende, démocratiquement élu par le peuple chilien. C'est pour cela que *Peuple et Culture* organise chaque année au moment du 11 septembre une projection à laquelle s'ajoute en cette rentrée, une rencontre et une exposition de photographies consacrées au récent mouvement social au Chili.

Jeudi 10 septembre, salle de l'U niversite populaire Av Alsace-Lorraine Tulle - 18 h - Rencontre avec Roberto Castañeda, chilien réfugié politique en France et expo-vente de photographies sur le récent mouvement social au Chili

Chile despertó/ Le Chili s'est réveillé

Le Chili s'est réveillé, c'est ainsi que les Chiliens définissent le mouvement social qui a débuté en octobre 2019. 17 ans de dictature et trente années d'une démocratie fondée sur les bases de l'ultralibéralisme, mises en place par Pinochet et les Chicago Boys, semblaient avoir eu raison de l'esprit revendicatif des Chiliens. Cependant, déjà, en 2011, une révolte estudiantine avait secoué le pays. En octobre 2019, la jeunesse chilienne, délivrée de la peur inoculée par les militaires, a envahi les rues, entraînant avec elle toute une population victime de profondes inégalités socio-économiques. La goutte qui souleva la fronde sociale ?

La hausse du prix du ticket de métro décidé par le gouvernement Piñera. Le mouvement, sans précédent depuis le coup d'état de Pinochet le 11 septembre 1973, s'est répandu comme une traînée de poudre dans les grandes villes du pays, mettant en avant les préoccupations des Chiliens et les véritables motifs de l'explosion de leur colère : la privatisation du système éducatif, du système de santé, la capitalisation des pensions de retraite, la Constitution de 1980 mise en place par la dictature et qui régit toujours les institutions chiliennes. Chile despertó. La violente répression (militarisation des grandes villes, arrestations arbitraires, tortures, morts, blessés, énucléation par balles) qui s'est abattue sur les manifestants n'a pas mis à mal la fougue du mouvement protestataire et son inventivité dans ses formes de protestation. C'est ce dont témoigne le Collectif de photographes de rue 18.10.

18.10 Colectivo Fotográfico Santiago Chile est composé de 7 photographes de rue chiliens. Ils expriment et témoignent, par le biais de cet art universel, du vaste mouvement de protestation dans les rues de Santiago. Une manière pour ces photographes de dénoncer la répression et l'injustice dont est victime le peuple chilien. Le Collectif 18.10 expose ses photos sur les places publiques et les quartiers de Santiago.

Roberto Castañeda, chilien, réfugié politique, exilé en France depuis 1974, a présidé pendant 8 ans l'association VODACHI (voix et danses du Chili) qui diffuse la culture latino et soutient les populations démunies au Chili, président de CHILETHON depuis 2010 suite au tremblement et tsunami au Chili, en soutien aux sinistrés. Inlassable militant de la cause du peuple chilien, Roberto Castañeda était présent en décembre 2019 à Santiago du Chili.

Paloma León

19h - casse-croûte : chacun apporte quelque chose à partager 20h30 - projection du film de Carmen Castillo *Chili 1973 : une ambassade face au coup d'état*

« Les dramatiques événements survenus en septembre 1973 dans les rues de Santiago du Chili lors de la prise du pouvoir par l'armée, ont donné lieu à de nombreux reportages, fictions et documentaires, Le palais de la Moneda bombardé, le président Allende casqué, prêt à mourir, les derniers appels à l'aide grésillant à la radio pendant que les coups de feu retentissent et que les avions de chasse survolent la capitale chilienne, tous ces éléments forment une dramaturgie propice à la mise en images.

La cinéaste Carmen Castillo, qui a fui son Chili natal lorsque Augusto Pinochet a pris le pouvoir, ne cesse de livrer des œuvres remarquées sur cette période. Avec ce documentaire centré sur l'action des diplomates français en poste à Santiago à l'époque des faits, Carmen Castillo choisit un angle passionnant. Car, à travers les faits et gestes des personnels diplomatiques français, menés par l'ambassadeur Pierre de Menthon et son épouse Françoise, se pose une question fondamentale : un diplomate peut-il sortir de sa réserve et désobéir à sa hiérarchie lorsqu'il s'agit de sauver des êtres humains ? La réponse apportée, entre septembre 1973 et avril 1974, par le couple de Menthon et leurs collaborateurs montre que oui. En accueillant dans l'enceinte de l'ambassade et celle de sa propre résidence des centaines de militants fuyant la torture et la mort, en transformant ces espaces officiels en dortoirs et cantines de fortune, Pierre et Françoise de Menthon ont pris de vrais risques : par rapport à la junte chilienne, mais aussi par rapport au pouvoir politique français. Car à l'époque, en France, alors que l'Union de la gauche entre PS, PC et Radicaux prend forme, ni le président Pompidou ni Pierre Messmer, son premier ministre, ne tiennent en haute estime – c'est une litote – Salvador Allende. En résumé, la France n'est pas pour le coup d'Etat militaire mais s'il a eu lieu, c'est la faute de ce dangereux gauchiste d'Allende...

Entre souvenirs de réfugiés, archives d'époque, témoignages d'anciens diplomates et extraits des Mémoires du couple De Menthon, le documentaire parvient à capter l'atmosphère angoissante régnant à Santiago. Sitôt sorti des enceintes diplomatiques protégées, on peut, au petit matin, voir des cadavres flotter dans les eaux troubles du Mapocho. La nuit, des coups de feu sont tirés près de l'ambassade et les militants réfugiés sont terrorisés. Consignant tous les éléments d'une vie quotidienne sortant tout à coup de l'ordinaire, Françoise de Menthon raconte avec talent et émotion les relations qui se nouent, les peurs, l'espoir d'obtenir enfin le sauf-conduit qui permettra de sortir de ce refuge de fortune pour s'envoler vers Paris.

Environ 600 militants opposés au pouvoir militaire seront sauvés par les diplomates français. Obligés eux aussi de vivre entre deux espaces-temps, les personnels jonglent entre aide humanitaire dans leurs locaux et démarches diplomatiques ordinaires à l'extérieur. Il faut maintenir de bonnes relations avec la junte afin d'obtenir les précieux sauf-conduits, dont les premiers ne seront délivrés qu'en décembre 1973. Dans les réceptions, les diplomates français côtoient des citoyens chiliens ravis de s'être débarrassés du péril communiste. « *Je ne peux plus supporter ces réceptions !* », écrit Françoise de Menthon. Jusqu'en avril 1974, date de leur départ du Chili, le couple prendra soin des derniers militants réfugiés à l'ambassade ».

